**Ernesto à Venise**

Le voici à Venise, Ernesto. Il a tout vu de la ville déjà trois ou quatre fois, promeneur infatigable et même qu'on ne le découvre pour dire jamais qu'avec son melon sur la tête et son gilet qu'il tient sur le bras quand il fait vraiment trop chaud, alors il est à l'aise et l'on voit les bretelles sur sa chemise blanche. Ce même Ernesto capable de vous gravir le Mont-blanc, preuve d'un cœur solide et des jambes d'acier. Il a tout vu de la ville mais ne s'en lasse pas. Il aime cette cité faite de canaux et de ruelles et de petits ponts où il passe et repasse pour s'attarder sur l'un d'eux et regarder avec mélancolie l'eau stagnante que trouble parfois une gondole. Les gondoles, on ne sait trop pour quelles raisons, elles sont toutes noires. Tandis que lui il imagine la magnificence de cette flotte innombrable, on raconte qu'il y a des milliers d'embarcations de ce genre dans le périmètre de la cité, si elle était peinte de couleurs vives. Est-il donc le seul, et cela en contradiction avec les édits des temps passés qu'il ne comprend pas, à voir des gondoles rouges ou grenat, puis aussi des jaunes, de merveilleuses gondoles jaunes. Le bleu, sur l'eau, peut-être que cela ne ressortirait pas assez. Alors il les imagine plutôt violettes ou vertes. Il en voit même des blanches, elles iraient si bien pour les mariages. Il rêve. Elles glissent sous le pont sur lequel il s'est arrêté. Elles ne sont que noires et passent sans presque faire de

vagues tant le batelier est habile qui se tient à l'arrière et fait aller sa grande rame avec une aisance qu'il lui envie. Lui, il n'a jamais fait que bouger des bateaux à fond plat quand il était encore à la Golisse et qu'il pêchait avec son oncle Hector.

L'eau, dans tous les cas, il la connaît depuis son enfance, celle de l'Orbe et du lac de Joux qui en somme, avec sa Dent dans le lointain, est aussi beau que la lagune et que les canaux de Venise. L'eau, elle le fascine. Il aime voir ses reflets, de toutes les couleurs parfois, il aime voir l'eau qui danse, l'eau qui ne bouge pas, immobile, un peu inquiétante, en laquelle ici il ne se baignerait jamais, elle est trop sale.

Il est allé voir une nouvelle fois le pont du Rialto. Il marche sur les quais. Il découvre un point de vue duquel il pourra photographier cet ouvrage d'art dans sa splendeur. Il a son petit appareil qui ne le quitte jamais. Tellement de photos que j'ai prises partout dans cette Italie que j'aime, se dit-il. Et il en prendra encore, et un jour, plus tard, il en fera des albums par lesquels il montrera aux siens ces sites où il est allé et où il a travaillé à améliorer des usines. Des coins parfois d'une austérité surprenante, pauvres, séchards, guère plus que de la caillasse.

Il prend sa photo, le grand canal, le pont et ses arcades, les bateaux sur le grand canal, des vaporettos plutôt que des gondoles qui sont ici absentes. On voit ainsi à quai des barques, l'une charrie du sable, il le suppose, à dire vrai il n'a pas trop bien regardé ce qu'il y a sous les bâches, l'autre des éléments de construction. Mais les gens eux-mêmes de Venise, en cette froide matinée, ne sont guère nombreux. Il y a seul un gamin qui vous regarde, les mains dans les poches, avec sa casquette, son blouson, ses souliers montant. Avec un homme derrière lui et qui vous regarde lui aussi, de même avec une casquette et un veston, les pantalons en tire-bouchon et les pieds écartés à la manière de Charlot. Tandis qu'un troisième qui semble posséder ou conduire la grosse barque mise à quai, plutôt un épicier en somme qu'un entrepreneur, est assis sur le quai, un grand chapeau noir sur la tête, en simple chemise. Et lui aussi, ce troisième, il vous regarde. Et ils sont donc là les trois à vous regarder et à ne pas vous intimider, car vous aviez fait connaissance avec eux juste avant de prendre la photo et vous leur aviez demandé s'ils étaient d'accord.

Ainsi ils sont immortalisés, les trois, quoi qu'ils aient été, et quoiqu'ils feront encore de leur existence. Ils sont figés dans un instant de leur vie alors que celui-ci sera tôt oublié pour sombrer, ainsi le dit le poète, dans le gouffre sans fond des âges. Ah ! ce que la photo nous montre de ce que l'homme a de fugitif. Un bref passage et puis nous voilà déjà oublié.

Venise, le grand canal, les maisons du bord qui sont parfois des palais. Tout cela n'apparaît ici pas trop vétuste, on dirait même ces bâtiments parfaitement entretenus. Est-ce une réalité, au contraire une simple illusion, parce qu'on est de l'autre côté du canal et que ces bâtiments sont à cinquante voire cent mètres pour ceux placés le plus près du pont ? C'est possible. De si nombreuses

fenêtres sont percées dans les façades, avec beaucoup qui sont cintrée dans le haut. De si nombreux balcons. C'est que les gens qui les habitent aiment à voir ce qui se passe sur le canal, s'amuser même d'une si prodigieuse activité.

Pas un nuage au ciel, toutefois non pas le plein soleil, mais une sorte de brume là-haut un peu diffuse qui ne vous donne que peu d'ombre. Une lumière ce jour-là étrange, mais parfaite pour une photo. Qu'Ernesto fait tandis qu'il abandonne bientôt ses amis d'un instant pour s'en aller prendre ailleurs d'autres photos ou pour simplement retrouver de petites ruelles, des ponts qu'il ne connaissait pas, et puis aussi la lagune, en périphérie de la ville, sur laquelle il y a plein de barques et sur laquelle aussi il y aurait tellement à dire.

Venise, en fait, Ernesto, il la trouve si belle et si émouvante, si différente de tout ce qu'ailleurs il connaît, qu'il y resterait !